

- Oui dis-moi des histoires de « dans le temps ». Tu es née ici tu as donc bien connu ce bois, ces fermes, ces prés.
- Oui mais déjà des fermes, lorsque j'étais ado, n'étaient plus exploitées. Par contre le bois restait accessible. Tu as dû bagarrer avec les ronces en y entrant.
- Oui mais avec mon bâton j'écartais les voleurs d'espace.
- Tu as toujours le mot pour poétiser. T'es marrante !
- Bon alors dans le temps... y avait quoi ?
- Bah le bois !
- Allez MiJo tu me fais attendre. Bien sûr qu'il devait y avoir le bois. Mais qui y allait ? Pourquoi ?
- Ah ! Tiens je te reconnais bien. Curieuse.
- Juste pour mettre une âme humaine dans ce bois trop végétal, tellement touffu. Je n'ai même pas vu ou entendu un chevreuil, fuir un lièvre... juste les oiseaux. Octave me contait l'autre jour qu'il y avait des paysans qui prenaient leur pause et que

« des coquines » les y rejoignaient... alors ? Tu dois bien savoir.

- Oui. Mais parfois il est des histoires qu'il vaut mieux ne pas réveiller. Tu sais un peu comme les secrets de famille qui résistent jusqu'au décès d'une arrière-grand-mère qui pense juste à ouvrir la boîte de Pandore... et alors ça fait un sacré bazar dans la famille !!!

Émilienne sent que le moment approche où une histoire va ressurgir du passé. Elle parle à son amie des initiales entaillées dans le tronc du frêne et le cœur brisé d'une flèche.

MiJo une fois lancée ne s'arrête plus.

Les initiales O et C ont maintenant des visages, des noms, une histoire.

Dramatique histoire ?

Non non. Octave était amoureux. Claudius aussi.

L'un de l'autre ? Non MiJo ne précise pas.

Le cœur percé d'une flèche ? MiJo assure que ce n'est pas O ou C qui l'a gravé. Enfin elle dit ça mais ne jurerait pas non plus !

Bien plus inquiétant à son avis...

MiJo s'est installée bien au profond de son gros fauteuil de cuir des années 1930 entre des coussins de toutes les couleurs. Le feu crépite dans la cheminée.

C'est comme une veillée songe Émilienne qui déguste le thé noir encore fumant. Elle est comme avachie sur le canapé qui fait face à MiJo et l'écoute. L'écoute...

Mais c'est dingue cette histoire. Il y en a une autre histoire, qui, il y a quelques années –une trentaine d'années- lui ressemble beaucoup.

## Chapitre 10

Il y a bien longtemps, dans les années 1920 les campagnes sont encombrées de fermes, de pâturages, de bêtes à viande, de vaches à lait. Les hommes ont du travail. Les femmes les aident. Les enfants descendent au village à pied pour se rendre à l'école séparée en deux classes : filles et garçons. Deux classes uniques. Un couple d'instituteurs vit au-dessus des salles de classe. Pas de confort. Beaucoup d'assiduité tant des enfants que des enseignants. L'instituteur, Monsieur Laborde est aussi secrétaire de mairie. Sur son temps libre. Ce n'est pas rémunéré.

Les enfants viennent en galoches. Un tablier gris. Des chaussettes qui jouent l'accordéon sur des jambes maigrelettes. Les fillettes ont des tabliers à carreaux, parfois des blouses pour les plus riches, vêtements rapiécés souvent en passant de l'aînée à la plus jeune.

Le matin dans chaque classe les élèves chantent. La Marseillaise. D'ailleurs ce chant patriotique est obligatoire pour passer le certif' (certificat d'études). Une quarantaine d'enfants de 6 ans à 14 ans. Certains partiront en ville ensuite, à l'internat d'un collège puis,

au mieux dans un pensionnat au lycée de la grande ville. Rarement au-delà. Sauf le fils des instit' Gabriel qui fait médecine à Limoges.

Les journées des paysans sont rythmées par la vie des bêtes et l'entretien des plantations, côté potager, côté cultures du blé, du maïs, de l'avoine, de la luzerne pour l'hiver ; quelques champs de tabac et les plantations de noyers permettent d'avoir quelques menues monnaies en billets pour subvenir au « reste ».

Ça se chamaille souvent entre voisins. Certains ont le coude léger et boivent peut-être un peu plus que de raison. Sinon chacun vit plus ou moins en autarcie. « Chacun chez soi ».

Il n'y a qu'au moment des moissons que l'entraide revient.

Et puis Ptit Jean qui a un four à pain. C'est le seul dans le coin. Alors le four fonctionne souvent pour l'un, pour l'autre. Les tourtes, les boules, à tour de rôle. Chacun apporte le petit bois et au moment de la coupe du bois, l'âne Vico tirera la charrette de bûches pour alimenter le four.

Pas de télévision. Pas de téléphone. Une poste bien trop loin. Pour quoi faire ? Tout le monde vit ici. Les familles

sont au complet dans les fermes. Deux ou trois générations peuvent ainsi vivre sous le même toit.

Pour se déplacer, les chevaux, la charrette. Les jambes.

Pour communiquer ? Quoi ?

Les commérages se chargent de « l'essentiel »...

Le garde-champêtre passe de temps en temps pour « informer » la politique du pays, l'agriculture, les impôts...

Mais ici tout est loin.

La guerre de 14-18 a pris beaucoup des hommes costauds qui, pour la plupart, ne sont pas revenus.

1920. C'est calme.

Les saisons se suivent.

Les jeunes deviennent ados. Des liaisons se lient à la fête du village. Parfois pour toujours. Parfois pour un soir.

Dans les prés en plein été sous le soleil tapant, quand la température atteint les 35° alors il est nécessaire de marquer des pauses à l'ombre des noyers.

Mijo s'arrête une minute et répond à Émilienne :

Non l'ombre d'un noyer n'est pas mortelle comme tu le dis. En fait le feuillage des noyers ne laisse jamais passer

un seul rayon de soleil. Alors la différence de température entre le plein soleil et l'ombre peut varier de 15°. Celui qui transpire à mouiller son Marcel et s'allonge sous un noyer dans une herbe rase et fraîche peut alors attraper « la mort » c'est une bronchite qui ne guérit pas. Oui pas de toubib à côté, pas d'autres médicaments que les plantes que la guérisseuse à conseillées... pas d'antibiotiques. Alors oui un « chaud et froid »... ça peut mal tourner.

Souvent on voyait arriver dans le bois de jolies filles de 14 à 20 ans qui avaient réussi à échapper aux tâches ménagères de la grand-mère, de la mère... et qui venaient par groupes de 2 ou 3 voir les garçons qui s'endormaient parfois... elles venaient de l'autre hameau, des autres fermes, d'à côté ou d'un peu plus loin. À l'époque on marche beaucoup.

Le soleil jouait avec le vent qui virevoltait les jupes légères et emmêlait leurs longs cheveux dorés ou noirs, parfois roux. Elles étaient la joie de vivre, de l'insouciance de lendemains improbables. Elles se ressemblaient dans leurs différences comme leurs familles se détestaient ou s'adoraient.

Parfois un couple formé dans l'après-midi s'échappait en courant main dans la main du petit bois pour aller folâtrer derrière les bottes de foin.

On entendait des éclats de rire ou des cris de joie.

Parfois la mine un peu défaite l'une des jeunes filles repartait les traits tendus et l'air inquiet.

Pas de pilule, pas de contraception.

« Au petit bonheur sa chance »... disait la grand-mère de son fauteuil à bascule avec le chat qui ronronne sur ses genoux couverts d'une superposition de jupes et jupons tous aussi sombres les uns que les autres.

« Toi, ma fille !!! Hum... tu sens l'amour !!! Si ton père l'apprend ! Tu vas dérouiller ! File te passer de l'eau partout... C'est-y pas Dieu possible ! »

Grand-mère avait oublié comment et quand avait été conçue la mère de l'ado un peu bousculée dans l'après-midi avec la complicité de ses copines qui lui avaient, après la « chose », demandé :

Alors ? Tu l'as fait ? C'était comment ? Ça fait mal ? T'as saigné ? Oh ? Même pas ? Bah alors ? Ah tu l'as déjà fait... bah raconte... bah si... vas-y...

Et la fille en question livrait tous les détails. Elle en rajoutait un peu pour montrer que « elle » elle savait

faire... que non elle n'a pas eu mal... que non ça n'a rien fait de particulier... qu'au début elle sentait qu'elle avait envie... mais qu'après... après elle attendait que « ça » vienne. Non il ne s'était pas retiré... Bah pourquoi ? Il n'aurait peut-être pas senti le même plaisir... Bon eh ! Les filles ! Vous n'avez qu'à le faire...

On a bien trop peur d'être prises...

Je crois que tu calcules quelques jours après tes ragnagnas et t'es tranquille une semaine... après c'est risqué...

Et de semaines en semaines les unes et les autres avaient essayé, en avaient rigolé, puis pleuré parce que « les gars ça leur fait quelque chose, mais à moi rien... je préfère avec les doigts... » Elles se croyaient mal formées ou « nunuches ». Les gars s'amusaient bien. Alors ils recommençaient de concert. Les bonnes cachettes se répétaient, se « transmettaient comme des secrets ». Les gestes se dévoilaient. « Si tu fais semblant, il aime le garçon... bah tu soupire d'aise, tu gémiss, tu te tortilles un peu, des trucs comme ça... Soi-disant que ça les émoustille les gars ! » - Certaines n'étaient pas du tout convaincues. Mais bon. Leur jeunesse passait, les essais aussi. L'âge adulte rattrapait l'une, puis l'autre. On parlait alors mariage. Le bébé naissait « prématurément » pour éviter le « qu'en dira-t-on »...

Parfois même il n'y avait pas forcément un accouplement « romantique » derrière la botte de foin ou à l'ombre du petit bois... parfois c'était rapide, une jupe soulevée, une pénétration, des seins meurtris par des mains râpeuses et l'affaire était enlevée. Juste le temps de se remettre un peu... cela devenait décevant. Alors elles restaient quelques semaines chez elles ou l'une chez l'autre et se répétaient que demain un prince charmant allait certainement arriver... et elles bâtissaient des châteaux en Espagne... et puis rien... Ça leur passait comme ça leur revenait.

Mais l'hiver arrivant il n'y avait plus guère de « coin » tranquille... alors, quand elles le pouvaient, elles prenaient le car qui s'en allait dans la grande ville. Quoi faire ? Elles inventaient des histoires abracadabrantes aux mères comme quoi il fallait absolument qu'elles s'accompagnent l'une, l'autre, car la ville c'est dangereux si on y va seule ! Et à la ville elles allaient au cinéma et se laissaient embrasser à bouche que veux-tu et rendaient les caresses qu'elles appréciaient.

MiJo continue son histoire.

Ces histoires elle les tient de ses cousines... et cousins un peu trop vantards !

Le soleil a disparu derrière les arbres du pré en bas de chez elle. Ce sont les noyers, les cerisiers, les pommiers qui commencent à jouer à cache-cache avec les jeux d'ombre et de lumière.

Émilienne écoute son amie.

Elle s'y voit presque « en ce temps-là ».

Tout cela a bien changé.

En vrai il reste deux fermes en activité. Seuls les hommes sont visibles lorsqu'ils viennent avec leur tracteur qui atteint presque le 1er étage de leur maison ancienne. Tout est mécanisé. La quarantaine de vaches laitières sont traites avec de supers machines... les génisses sont inséminées artificiellement. Le taureau ? Tiens c'est vrai. On ne le voit plus. Et même les vaches n'ont plus de cornes.

Incroyable.

Elles n'ont plus de cornes !

Il paraît qu'elles se blessaient entre elles ! Attendre 2017 années après JC pour modifier génétiquement ces bêtes rustiques !

Un article traîne d'ailleurs sur la table basse de MiJo :

« Le Limousin est une terre d'élevage

L'éleveur ne voulait plus les voir se blesser ses bêtes ; il a écorné ses vaches.

Cependant, l'écornage est un processus stressant et traumatisant.

Un autre éleveur, n'en pratique plus. "Il faut leur brûler les cornes. C'est un fer à 600 degrés qui brûle, donc forcément, il y a de la douleur pour l'animal", confie-t-il. Il a alors adopté une autre méthode : faire naître des vaches sans cornes. Ainsi, en faisant se reproduire entre eux des animaux dépourvus de cornes, il évite l'écornage.

10% des vaches du Limousin n'ont plus de cornes.

Ce chiffre pourrait vite grimper car 7 éleveurs sur 10 préfèrent aujourd'hui des vaches sans cornes ».

Émilienne écoute fascinée toutes ces histoires tellement loin du quotidien qui était alors le sien lorsqu'elle vivait à Paris en plein quartier latin... entre la rue Saint-Jacques et le Boulevard Saint-Germain.

Une autre vie.

Une autre escale.

MiJo STP, je reprendrais bien une tasse de thé...

J'ai une autre idée Émilienne : si on allait manger une crêpe ce soir, en ville. On pourrait finir nos histoires... Enfin plus exactement c'est à moi de te raconter complètement ces histoires d'un autre temps qui semblent tant te fasciner...

Un autre monde en fait.

Oui OK pour la crêperie ce soir. Je vais me changer. On se retrouve à 20 h chez toi ?

Allez ! Ça le fait !

Émilienne repart chez elle.

Que de « nouvelles » anciennes ! Plus exactement : que d'anciennes nouvelles apprend-elle par son amie !

## Chapitre 11

Émilienne en remontant chez elle sent vibrer son Smartphone ; elle regarde en montant les marches de pierre usée à l'endroit où tant et tant de pas l'ont polie et ont creusé comme un passage juste fait pour les pieds.

C'est un post sur Facebook. Elle clique.

Comme c'est curieux. Alors que personne ne sait qu'elle s'intéresse à « l'arbre aux songes », une amie a partagé une information : « Ici dans les Vosges, on se soigne au contact des arbres. Un reportage étonnant.

Un bain de forêt, ça vous dirait ? L'expérience apporterait un maximum de bien-être et d'énergie. En effet être au contact des arbres aurait d'éminentes vertus relaxantes. Et pour cause : leur présence diminuerait notre taux de cortisol, la fameuse hormone du stress produite par notre organisme ; du coup, une nouvelle forme de thérapie est en train de voir le jour dans les Vosges : la sylvothérapie. Objectif : se ressourcer et évacuer sa nervosité en captant l'énergie de la forêt !

Ainsi si vous avez envie de vous relaxer, entrez en contact avec un hêtre.

Pour vous tonifier ? Allez plutôt voir un épicea.

C'est le genre de conseils donnés par E. Brisbare qui a suivi un enseignement spécialisé au Japon. Dans ce pays les « bains de forêt » sont devenus très populaires et sont d'ailleurs pratiqués depuis des temps très anciens.

Un reportage sur France 3 tourné dans les Vosges cet été 2017 donne lieu à une vidéo...

Etc. »

Émilienne se trouble.

Il y avait Dutilleux et son concert sur l'arbre des songes.

Des romans très poétiques sur le langage des arbres et leurs émotions.

Aujourd'hui, au moment où Émilienne va connaître l'histoire du petit bois en face de chez elle, un reportage magnifique de sensualité entre l'homme et l'arbre complète, semble-t-il, une histoire bien avancée, emplie de chlorophylle, de thérapie par le contact avec le tronc des arbres.

C'est donc un peu troublée que Émilienne se change en songeant à tous ces arbres autour de la maison, au petit